

Pierre Barbéris

Normalien de Saint-Cloud, agrégé de Lettres modernes, professeur au lycée à Alep et Beyrouth, maître assistant à l'ENS Saint-Cloud, professeur d'université à Caen. Militant du PCF depuis mai 1968 (également adhérent au SNESup). Il se revendique de Lukács, et aussi de Goldmann. C'est un spécialiste du XIXe, il est président fondateur de la Société des études romantiques (l'actuelle SERD, j'étais étonné de ne pas voir son nom sur le site de la SERD d'ailleurs). Il a travaillé notamment sur Chateaubriand, Balzac (*Balzac et le mal du siècle*, 1970, apparemment ça fait 2000 pages) et Stendhal. Déjà intéressant de noter que c'est un militant du PCF, mais qu'il se revendique de Lukács très explicitement, et contre la théorie du reflet comme on va le voir, donc ce n'est de toute évidence pas un marxiste stalinien.

Lectures du réel, recueil d'articles, aux ES. L'article qui nous intéressait, c'est « Éléments pour une lecture marxiste du fait littéraire », qui est en fait une communication pour le deuxième colloque de Cluny de 1970, qui portait sur littérature et idéologies, et paru ensuite dans *La Nouvelle Critique*, revue du PCF (au départ très stalinienne, puis de moins en moins après 56, on y retrouve ensuite le même éventail idéologique qu'au PC, les althussériens contre les autres, Garaudy, etc.). Le premier colloque de Cluny portait sur *Littérature et linguistique*, et les deux colloques ont été impulsés par la revue, qui avait vocation à réunir les différents intellectuels communistes, à se positionner par rapport au structuralisme montant et à la revue *Tel Quel* entre autres, et aussi à sacrifier à la mode des rencontres et des colloques, sur le modèle de celui de Cerisy (cf. le témoignage de Michel Appel-Muller, « Printemps 1968 : le pourquoi et le comment de Cluny »). Le premier colloque avait été considéré comme un succès, notamment dans la rencontre entre critiques et créateurs, et entre communistes installés, et avant-garde aspirant au communisme, avec Aragon qui joue un rôle très discret en toile de fond, méfiant mais favorable au départ à Sollers. Le second colloque, par rapport au premier, a en fait vu s'affronter plus ouvertement des lignes politiques et esthétiques opposées, notamment à cause de la rupture de *Tel Quel* avec le PCF, avec Aragon, et à cause de la maoïsation de la revue. C'est dans ce contexte qu'il faut situer l'article de Barbéris, qui est une communication essentiellement programmatique. Je vais la présenter brièvement.

Tout d'abord, Barbéris prend position contre deux écueils critiques : la lecture des textes par l'intention de l'auteur, et la lecture par la réception, par l'effet réel de l'œuvre. Les intentions de l'auteur sont toujours douteuses, rien ne garantit qu'elles soient réalisées dans l'œuvre, quant aux effets produits par l'œuvre, ils peuvent excéder le sens de l'œuvre, ou le projet de l'auteur, notamment si la lecture immédiate, au moment de la publication, est prise dans d'autres enjeux (passionnels ou politiques ou les deux). Et ce d'ailleurs, même si la publication n'est pas contemporaine de l'auteur et de l'écriture du texte (exemple : la publication des inédits de Sade dans les années 20-30, surdéterminées par la récupération surréaliste). Pour rendre lisible une œuvre, ce qui est selon Barbéris l'enjeu de la critique, on peut avoir besoin de deux sortes de lisibilité : une lisibilité simplement à retrouver (tout ce qui a trait à l'érudition, linguistique ou historique, qui est absolument nécessaire, retrouver le sens de tel adjectif en hapax chez Homère, l'identité de telle personnage historique chez Villon, etc.). Et une lisibilité à construire, qui ne pouvait être imaginée avant le développement des sciences modernes que sont la psychanalyse et le marxisme (au sens d'analyse socio-

économique, puisque Barbéris l'utilise aussi dans un autre sens plus général). Il donne deux exemples : un acte manqué avec un arrière-plan sexuel dans *La Nouvelle Héloïse* (Julie donne à Saint-Preux une clef de son jardin, mais ce n'est pas la sienne, c'est celle de son mari, donc elle lui met un râteau) et l'opposition entre aristocratie féodale et bourgeoisie industrielle dans *Le Rouge et le Noir*, et dans *Les Illusions perdues*, opposition incarnée par les personnages, mais aussi par les villes. La difficulté étant de voir que les personnages d'aristocrates qui se disent ultras comme M. de Rénal sont en fait déjà engagés dans la transformation capitaliste (il a une fabrique de clous). Partant de cette idée, Barbéris affirme qu'il n'y a pas de critique littéraire innocente, et que toute lecture marxiste est en même temps militante, démystificatrice. C'est un des enjeux qu'on a rencontré au début de l'année, avec le concept d'idéologie, qui nous a intéressés comme concept scientifique, mais qui semble bel et bien être un concept inséparablement polémique.

Dans ce deuxième exemple, on voit que l'analyse marxiste se réduit à, pourrait-on dire, une analyse socio-économico-historique, sociologique au sens large. Or Barbéris insiste sur le fait que le marxisme n'a pas vocation à être une grille de lecture partielle du fait littéraire, qu'on peut alterner avec les lectures stylistiques, psychanalytiques, etc. C'est une lecture totale. Il reprend ici bien sûr la définition du marxisme orthodoxe indiquée par Lukacs dans *Histoire et conscience de classe*, et qui définit la scientificité du marxisme. C'est sa capacité à prendre en compte tout ce qui peut être mis en avant par les sciences humaines. Sinon, on sombre dans l'éclectisme bourgeois.

Donc deux impératifs se dessinent pour Barbéris : ne pas faire du sociologisme naïf (qui appauvrirait de lui-même le marxisme) ; ne pas se couper des apports scientifiques des autres sciences humaines. J'avoue avoir du mal à comprendre comment résoudre cette contradiction, la volonté d'éviter l'éclectisme en même temps que la volonté de sortir du réductionnisme sociologique pur et du mécanisme. Une bonne analyse stylistique d'un livre, c'est de la science, si je suis Barbéris. Mais ce n'en est pas tant qu'on a pas une perspective totalisante. Il semble que Barbéris considère que la portée polémique finale, l'inscription, en dernière instance, de l'analyse (linguistique, psychanalytique et autres) des textes dans un contexte social marqué par des conflits de classe, que cette inscription soit la garantie de la scientificité de l'analyse. En gros, pas la peine de faire une lecture sociologique et mécaniste d'objets littéraires qui ne s'y prêtent pas (poésie, roman fantastique, etc.) du moment qu'on retombe à la fin sur une contextualisation marxiste. Il ne le dit pas comme ça, mais c'est ainsi que je le comprends.

Autre problème, c'est **le statut de la littérature** et de son auteur. Parce qu'évidemment, aussi bien dans la psychanalyse que dans le marxisme en tant que pensées critiques, il y a une dimension de dévoilement, de mise au jour de mécanismes inconscients, le refoulé chez Freud, l'idéologie chez Marx. Toutes choses qui se trahissent dans des discours (lapses, discours apologétiques de la philosophie idéaliste ou de l'économie politique) et dans des pratiques (actes manqués chez Freud, formes sociales, comme le contrat salarial chez Marx). Et il s'agit toujours plus ou moins de se libérer de cet inconscient. Or avec la littérature, il ne s'agit pas de se libérer de la littérature. Donc Barbéris considère à la fois en marxiste que la science littéraire doit révéler des processus inconscients, et que la littérature est une pratique

consciente, un travail conscient d'expression des contradictions sociales qui constitue un apport par rapport à ce qu'on peut déjà connaître des contradictions sociales, et d'une situation historique. En cela, il se place me semble-t-il dans la lignée de Lukács et Goldmann, mais il repose le problème qu'on a déjà croisé, qui est celui du statut de la littérature, et de son statut extra-idéologique. Ce n'est pas de la science, mais ce n'est pas non plus de l'idéologie, c'est déterminé, mais c'est en même temps une pratique consciente, etc. Je ne sais pas si c'est grave ou non de ne pas réussir à résoudre ce qui a tout de même l'air d'une aporie, ou d'une opposition entre deux représentations de la littérature. En tout les cas ça n'empêche pas de faire un travail sérieux sur le rapport au contexte, et un travail qui ne soit pas une réduction du littéraire au contexte.

Sur la question de cette **mise en contexte**, plusieurs choses à noter. Barbéris attache une grande importance à des couples notionnels comme espace/parcours ; horizontal/vertical ; structure/vecteur ; logique interne/conditions extérieures de production et de réception. Bref, il a la volonté de combiner l'approche texto-centrée (potentiellement linguistique, ou génétique, ou structuraliste) et l'approche matérialiste. La tradition française du commentaire de texte explique sans doute ici les réticences de Barbéris à l'égard d'une tendance chez Lukacs, à la généralisation théorique voire à la simplification. L'autre point, c'est l'attachement à l'érudition, qu'il faut selon lui reprendre et dépasser. Dans ce qu'il reproche à Lukacs, c'est, malgré sa culture humaniste vaste, le manque d'érudition de détail (le marché littéraire contemporain d'une œuvre, l'étude des infra-littératures qui se pratiquent au même moment, etc.), qui ne peut être compensé que par la mise en place d'équipes de recherches, par l'attribution de crédits, etc. C'est assez concret comme programme de critique littéraire !

Application : à Balzac. Deux articles, un sur *Le Médecin de campagne*, l'autre sur *Le Curé de village*. Barbéris analyse des romans qui ont une intrigue qu'on pourrait dire romantique, qui mettent en scène les rapports inconciliables entre le moi et le monde : le médecin Bennassis, tout comme Véronique Graslin, se retirent dans un village, pour expier des fautes commises précédemment. Mais en toile de fond, on trouve des problématiques sociales. Le médecin Bennassis décide de développer le village des Alpes dans lequel il s'est retiré, qui est arriéré, sujet au crétinisme, etc. Et il fait faire différents travaux, réorganise la vie économique pour donner plus d'autonomie au village vis-à-vis des industriels de Grenoble, etc. Et Barbéris de nous montrer que derrière un discours explicite réactionnaire du narrateur Balzac, Bennassis met en place un système quasiment socialiste, où la vie économique est organisée selon les besoins, et non pour la recherche du profit (quelques subtilités par rapport au rôle de l'État selon Balzac, mais je passe). Dans *Le Curé de village*, mêmes considérations sur l'amélioration possible de la vie des paysans, l'organisation rationnelle de l'économie, etc.

Quelle est la méthode de Barbéris ? Tout d'abord, faire abstraction d'un discours idéologique explicite, le discours légitimiste réactionnaire. Selon Barbéris, Balzac, au moment où il écrit le *Curé de village*, est vieux, et est figé par son propre personnage, par la figure sociale qu'il s'est donnée. Alors même que Balzac est influencé par Lamennais, et par différents cercles de gauche, fouriéristes et saint-simoniens, il rejette l'adhésion formelle à ces mouvements. Barbéris fait donc quelques rapprochements avec l'idéologie saint-simonienne, pour montrer la proximité de Balzac, il compare les romans avec d'autres écrits de Balzac

plus spécifiquement consacrés à la question sociale, bref : Barbéris s'attache à montrer des contradictions dans la position idéologique de Balzac. Le fruit de ces contradictions, c'est que, comme je l'ai dit, si l'on prend au sérieux le projet de Bennis dans son village, on fait face à une organisation du travail non-capitaliste, selon Barbéris. Et notamment, Barbéris oppose la fiction de Balzac, au personnage qui lui a servi de modèle, un dénommé Oberlin, qui a modernisé un village isolé, mais en faisant des liens entre ce village source de main-d'œuvre, et les capitalistes du textile en recherche d'ouvriers, donc en intégrant son village au circuit capitaliste. Pour Barbéris, il ne faut pas se laisser piéger par le référent non-fictionnel.

Quelle est l'explication donnée à cette **dualité entre légitimisme de façade et progressisme économique** des utopies rurales balzaciennes ? Selon Barbéris, Balzac ne se laisse pas convaincre par les pseudo-progrès bourgeois, par les apparences de l'esprit d'entreprise bourgeois qui se change en spéculation. Comme les possibilités d'un progrès réel ne sont pas réunies (la gauche de l'époque est encore saint-simonienne, ou fouriériste, bref, utopiste), Balzac préfère comme valeur refuge le retour en arrière, à des valeurs passéistes, l'ordre, la monarchie, et ses mythes unitaires. Les contradictions historiques (le fait que le rôle historique de la bourgeoisie soit incomplet, inachevé, et que le prolétariat n'ait pas encore commencé à assumer sa fonction historique) expliquent le choix d'une contradiction idéologique chez Balzac.

J'ai un peu l'impression que les contradictions sont le signe qu'on est en train de faire de la critique marxiste, que la littérature n'est intéressante qu'à condition de présenter de telles contradictions. Mais c'est un peu curieux, j'ai l'impression qu'alors qu'il prétend sauver la littérature, ne pas la subordonner à la science et à la politique, Barbéris lui assigne en fait un rôle assez restreint, c'est en l'absence de résolution historique et pratique possible qu'il y a de la littérature. Balzac et Stendhal ont fait de grands romans parce qu'il n'y avait pas de réponse prolétarienne à leur époque, alors qu'il y en avait du temps de Flaubert et Zola. Il y a une contradiction sociale ou historique, et la littérature offre une résolution esthétique et originale à cette contradiction. J'ai l'impression que c'est une conception de la littérature qui fonctionne bien pour Balzac, mais pas très bien pour d'autres auteurs...

Pour quand même contrebalancer mes doutes, Barbéris propose comme axe de lecture deux notions, compatibles d'ailleurs : le **réalisme** et l'**humanisme prométhéen**. Le réalisme consiste à proposer par la littérature une connaissance plus précise de la place de l'homme dans le monde, de sa condition, des problèmes auxquels il est confronté. Le prométhéisme est ce qu'il appelle la dimension vectorielle de la littérature, qui propose une direction à la condition humaine, et qui repose sur l'opposition entre condition de vie et difficultés à vivre. Le réalisme sera le propre, le plus souvent, des littératures classiques (même si elles ne sont pas réalistes au sens banal du terme, elles proposent une analyse, une symbolisation de la place de l'homme dans le monde, dans la société, etc.). Ça peut-être aussi bien la littérature du grand siècle que Flaubert en ce sens, et le naturalisme. Le prométhéisme semble bien définir la culture post-révolutionnaire, la littérature engagée. La combinaison des deux constituerait ce que Barbéris appelle le classicisme moderne, des romans de Stendhal et Balzac, où des héros vrais, exprimant la situation réelle d'une classe, les contradictions réelles d'une société, se voient proposer une autre direction que la situation existante, ils sont « portés ». D'où le

fait que Barbéris, et d'autres marxistes, privilégient cette littérature, plutôt que Vallès par exemple, alors même qu'il pourrait paraître plus engagé. Le prométhéisme coupé de l'analyse est accusé de ne rien remettre en cause foncièrement. D'où la lecture de Balzac comme proto-communiste, quoiqu'empêtré malgré lui dans son apparence réactionnaire, parce qu'il décrit la vérité d'une société, en même temps qu'il propose un ailleurs littéraire qui remet en cause cette société.

Autre élément : **la littérature**, la vraie (Barbéris partage cette vision hiérarchique, qui n'exclut cependant pas l'étude des infra-littératures), **surgit des contradictions historiques**. Que se passera-t-il quand il y aura le communisme ? Plus de littérature, finie ? On pourrait être tenté de voir là une liquidation différée de la littérature, qui l'attacherait à un stade inférieure, non encore développé et rationnel, de l'humanité. C'était la position de Sollers à l'époque, entre autres, qui pensait la même chose de la philosophie. Mais, il se trouve que Barbéris a une vision un peu plus machiavélienne que ça de l'histoire, plus instable et dynamique, et que selon lui chaque progrès est susceptible d'apporter sa part de contradictions nouvelles, et d'être confrontés aux survivances du passé. Bref, la fin de l'histoire n'existant pas, la fin de la littérature non plus.